

Dans ce livre, nous racontons une histoire, celle de la disparition des communautés paysannes avec l'avènement de la modernité. Auto-gouvernées et auto-subsistantes, celles-ci entretenaient avec leurs territoires une relation de co-construction impensable au départ des catégories modernes, en particulier celles d'industrie, de patrimoine et de nature. Nous défendons une hypothèse : l'industrialisation des territoires, indissociable de l'invention de zones à valeur patrimoniale (historique ou naturelle), s'inscrit dans une logique de gouvernement des vivants. Une fois séparés le monde des humains et celui de la nature, une fois rompues les puissances qui les lient ou les attachent l'un à l'autre, une fois que chacun a son monde, sa zone, sa place et son rôle bien à soi, les interactions entre ces mondes peuvent être soigneusement contrôlées, chacun d'eux peut être plus facilement gouverné. Nous faisons un pari : assumer l'artificialité des découpages modernes permet de dégager d'autres manières de composer des mondes, plus riches en vivants, mais également plus libres, jusque sur les pelouses des grands-ensembles, dans la rue en cul-de-sac d'une grande ville ou dans un espace naturel protégé. Autrement dit, nous posons que l'enjeu, à la fois politique et écologique, est d'expérimenter des manières d'hybrider les espaces et de faire cohabiter les vivants que la modernité a séparés. Ce livre est conçu comme une aventure : nous pensons chaque fois en étant pris dans des expériences concrètes (la mise en réserve naturelle d'un espace de montagne, la création d'une A.O.P., une ZAD), depuis les conflits qu'elles génèrent et les déplacements que ceux-ci opèrent sur nos habitudes de pensée.

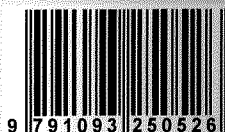
Damien Darcis est professeur de philosophie à la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'Université de Mons. Il travaille sur les mouvements de contestation sociale mettant en jeu les espaces urbains ou, plus largement, les territoires (squats à Calais, mouvement des gilets jaunes, ZAD). Ses recherches actuelles s'inscrivent dans le champ de l'écologie politique. Soucieux de faire sortir la philosophie hors des murs de l'université, Damien Darcis intervient régulièrement dans des cadres militants ou associatifs.

www.eterotopiafrance.com

Distribution : Pollen
Diffusion : CEDIF

19,00 €

ISBN 979-10-93250-52-6



9 791093 125052 6

parcours
ETEROTOPIA
FRANCE

Damien Darcis POUR UNE ÉCOLOGIE LIBERTAIRE

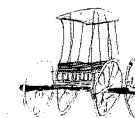
POUR UNE ÉCOLOGIE LIBERTAIRE

PENSER SANS LA NATURE, RÉINVENTER DES MONDES

Damien Darcis

Préface de Thierry Paquot

Postface de Maud Hagelstein



collection
ETEROTOPIA FRANCE / **parcours**



POSTFACE (OU ÉPILOGUE)

« J'AI BESOIN D'UNE FORÊT IMPECCABLE » FABLES DE LA NATURE RANGÉE

par Maud Hagelstein

LA NATURE GÉOMÉTRIQUE

Juillet 2020. Plein été, relâchement après des mois de confinement strict. Pas de grand déplacement à l'étranger pour nous quatre, mais quelques jours avec nos vélos dans le Condroz. Ce morceau de Belgique désigne à la fois une région naturelle qui s'étire horizontalement au sud du sillon Sambre et Meuse et un espace agro-géographique rural partagé entre culture, élevage et foresterie. Une voie réservée aux usagés non motorisés (RAVeL) suit les anciennes lignes ferroviaires L126-L127 et permet de traverser la géomorphologie dite en « tôle ondulée » de cette portion étirée de la région wallonne. Repliés dans la fraîcheur de la maison en pierre de Miécrot, on foment l'idée de circuler au grand air, avec nos vélos, dans un sens puis dans l'autre, sur le fragment qui sépare Havelange de Ciney. Au début de la première sortie, on bombe un peu le torse, on se prend le vent dans les dents, on goûte la joie toute simple d'être dehors, libérés des contraintes de l'école ou du travail, et de poser ses yeux sur du paysage voué au soleil. Si je savais siffler, je me serais mise à siffler à coup sûr. Les abords du ravel tantôt offrent des espaces dégagés tantôt préservent la voie cyclable de la chaleur en la couvrant d'ombre. En allant vers Ciney, on longe une parcelle de fleurs sauvages, et les petites notes colorées égalaient ce début de journée. J'éprouve éhontément le bonheur d'être en pleine « nature », refoulant exprès en moi les conversations infinies que j'ai pu avoir à ce sujet avec l'auteur de ce livre pendant le printemps. Mais malgré l'insouciance que je cherche à entretenir, ce décor bucolique me paraît d'un coup factice plus que naturel. Les fleurs sauvages bordent sagement la voie de macadam ; elles sont trop disciplinées que pour avoir poussé spontanément. Pourtant l'effet est très beau, mais je dois bien supposer que ce sont des fleurs sauvages... plantées. Les ombellifères, les coquelicots, le cerfeuil sauvage forment sous les lignes à haute tension un couloir qui tient la route ; on a affaire à une sorte de sauvagerie contenue autrement dit, une

sauvagerie d'apparat, fabriquée et non-invasive. Je suis fascinée par cette capacité qu'on aurait manifestement à se croire plongé dans un espace naturel libéré des contraintes humaines, alors même que toutes sortes d'aménagements sont pourtant visibles (ce qui est accessible au regard – les emprises multiples de l'homme sur ce qui pousse – est alors recouvert par un fantasme très présent). Ce réflexe bucolisant me déstabilise d'autant plus qu'ici, entre Havelange et Ciney, où on promène en famille notre désir de se trouver en pleine nature, on comprend assez vite qu'on arpente en fait une zone hyper aménagée. Financé par la Commission Européenne et la Région Wallonne, le projet LIFE Elia (2011-2017), dont nous traversons apparemment l'un des sites remarquables, a pour but explicite de combiner la sécurité du réseau électrique et une biodiversité réimplantée, grâce à une végétation directement *adaptée* aux contraintes des lignes à haute tension – il y aurait plus de 5.500 km de lignes aériennes gérées par Elia en Belgique. Ce réseau électrique nécessite la formation de corridors qui imposent des coupes d'arbres : à bien des endroits, on a dégagé le passage pour que puissent venir s'implanter les pylônes qui soutiennent les lignes aériennes. Ce projet est donc bien un projet de « réparation », consistant à favoriser la restauration ou carrément la création de nouveaux milieux « naturels » sous le corridor électrique et alentours. Comme l'explique habilement le panneau didactique que nous avons depuis quelques minutes sous les yeux : « À hauteur d'Havelange, la mise en sécurité de la ligne haute tension via l'élargissement du couloir a permis de créer des lisières arbustives et de creuser des mares naturelles. À la jonction entre des milieux agricoles et forestiers, le couloir sert par ailleurs de voie de dispersion pour de nombreuses espèces animales et végétales ». La communication est efficace : les destructions nécessaires au passage des pylônes ont « permis » de « créer » des mares pour les batraciens et les libellules qui voudraient s'y réfugier, et des lisières faites d'espèces arbustives locales diversifiées, abritant une « biodiversité impressionnante », servant de lieu de transition pour les insectes, les oiseaux et les rongeurs. Bien sûr, ces espèces d'arbustes ont été sélectionnées pour leur taille modeste. « Par chance », leur hauteur finale restera inférieure aux câbles, maximisant la sécurité que les résineux élancés menaçaient. Coup double : certes on abime (ou, en tout cas, on défait des organisations « naturelles » elles-mêmes déjà induites), mais on valorise aussitôt de nouveaux milieux, qui diversifient le vivant, tout en assurant le confort des usagers et la sécurité des lignes électriques. Cette fable coupable de la nature sans cesse inventée, abimée et restaurée que je me raconte désormais m'indique que mon regard s'est transformé. Il porte les traces de nouveaux problèmes, que m'a mis dans la tête l'auteur de ce livre. Puisqu'il vit à moins de trois kilomètres à vol d'oiseau de ma maison, je traversais souvent la vallée de l'Ourthe pendant le printemps – pratiquement tous les deux jours – pour rejoindre

damien Darcis dans son jardin. Il me présentait la matière de son livre, la distribuant en plusieurs récits, qui me tournaient ensuite longtemps dans l'esprit. On échangeait des idées autour du braséro si la nuit tombait, en se tenant à la distance requise par la crise sanitaire, mais en serrant nos pensées autour de problèmes qui devenaient de plus en plus communs – même si j'accusais un retard évident. Progressivement, mes représentations se sont tordues. Je me suis mise à voir autrement nos jardins, nos environnements péri-urbains, nos sentiers de balade, et tout ce que je considérais jusque-là comme relevant de la nature. Et aujourd'hui sur mon vélo, la campagne m'apparaît visuellement dans ses nombreux découpages et partages géométriques. Plus nettement que jamais. Bandes et couloirs, zones et sillons, forêts contrôlées et lisières aménagées – chacun sa place, sa parcelle qui s'empuzzle aux autres et ses voies de déplacement.

GRIGNOTIN ET MENTALO, ANIMAUX SAUVAGES

Dans le récit « L'inventaire »¹, que tous les parents régulièrement en crise maniaque liront avec une honte joyeuse, la grenouille Mentalo se pique de ranger la forêt, de classer/trier les vivants ; les limaces sont déposées les unes contre les autres, le lapin Grignotin est sommé de regrouper les feuilles mortes en tas, et les mousses un peu plus loin, Sanglier doit trier les fougères, rassembler les coléoptères, les amphibiens, mettre les ronces avec les ronces, ranger les champignons près des gastéropodes. Chacun d'eux doit ensuite se placer dans un coin et rester dans le périmètre qui lui est consacré. Mentalo a mis en place tout ce dispositif pour pouvoir répertorier les espèces dans son futur « guide de la faune et la flore de notre forêt ». Il est tendu par le trop grand désordre ; il a besoin d'une « forêt impeccable », au moins jusqu'à la fin de l'écriture de son guide. La forêt est belle, rangée, prête à l'inventaire. Mais pendant la sieste de Mentalo, Grignotin et Sanglier tentent la fugue, parce qu'ils ont faim, que les glands sont placés à un emplacement trop éloigné, qu'ils veulent réduire les séparations entre eux, s'approcher des espèces avec lesquelles ils composent habituellement. Sanglier en a « assez d'être rangé », il s'ennuie. Grignotin voudrait « se déran-ger un peu ». Hors de question pour Mentalo. Mais pour déjouer la crise maniaque, et faire voir à son complice l'absurdité de son projet, Grignotin a soudain une idée : « Tu es mal rangé ». Mentalo se défend, il est resté assis à la place des « amphibiens nageurs et sauteurs à peau lisse ». Mais le lapin ne parle pas de sa place, il parle de son corps, avec des doigts qui traînent partout (ceux du haut ne sont pas rangés avec ceux du bas), avec ses yeux mal alignés sur la figure, les

1. Delphine Bournay, *Grignotin et Mentalo, animaux sauvages*, Mouche de l'école des loisirs, 2012.

pattes supérieures séparées des pattes inférieures. Démuni, Mentalo propose de se plier en deux pour aligner ses extrémités, et pendant ce temps, Grignotin et Sanglier se font la malle, comme les limaces et les coléoptères, le tas de feuille s'envole, tous les rangements se défont. Mentalo ne peut lui-même pas rester plié très longtemps, et devant tous les vivants qui se mélangent à nouveau, il abandonne son projet d'inventaire. Si des explorateurs découvrent leur forêt, il organisera plutôt des visites guidées, « Mesdames, messieurs, sur votre droite, une libellule demoiselle, et sur votre gauche, un petit groupe de hannetons communs ». On rit de bon cœur. Ranger la forêt, quelle blague.

AUSCULTER SES IMAGES

Ce livre s'inscrit dans le champ de l'écologie politique, mais du point de vue de l'expérience qu'il propose à ses lecteurs, on peut le prendre aussi comme un livre sur les images (un livre d'esthétique au fond). Travailler sur les images ne revient pas exactement à travailler sur les représentations cognitives. Les images sont très intimes. Elles s'impriment en nous dans des zones qui les rendent non seulement sensibles mais familières, même quand leur étrangeté saute aux yeux. On ne sait pas exactement comment, depuis quand et pour quelle raison elles nous tournent en tête, mais elles pèsent inévitablement sur ce qu'on pense, et par conséquent sur les décisions qu'on prend. Ce livre rappelle que notre rapport à la nature est plein d'images : visions d'espace vierge, représentations du « sauvage », paysages construits socialement, fantasmes touchant le vivant non-humain, tableaux apocalyptiques. Souvenirs et projections, croyances et observations, peintures et photographies : on oublie parfois que ces images sont des fabrications modernes et qu'elles ne nous hantent pas par hasard. Or avoir des images rétrécies ou stéréotypées à disposition n'aide pas à transformer nos conduites. Sans doute alors qu'en s'inquiétant de nos images, en perturbant leur assurance, en les assumant aussi, on se rend capable d'identifier ce qu'il y a de vieilli et de dévitalisé dans nos manières de penser. Les analyses de *Penser sans la nature* invitent à considérer ce qu'il y a de construit (voire de factice) dans les images pourtant très intimes avec lesquelles on se représente nos milieux de vie.

La notion même de « paysage » est en ce sens une construction, souvent bourgeoise, cultivée en tout cas. Dans son *Court traité du paysage* (1997), Alain Roger montre que le paysage est le résultat d'un processus d'« artialisation », qui transforme une portion de pays – un milieu esthétiquement indifférent à l'origine – en représentation (image) marquée et valorisée par le moyen de l'art.² Le

peintre de paysage transforme par-là durablement notre regard. Selon A. Roger, le schème de vision grâce auquel on perçoit du paysage a été construit par et dans la peinture, à l'époque moderne. Car le processus d'artialisation, qui fait d'une portion de pays un paysage, valorise esthétiquement un « pays » qui d'abord n'est qu'indifférent, pas forcément déplaisant, mais non digne d'être contemplé. Ce type d'inspiration – celle de l'artiste – plie donc le réel à notre regard, à ses exigences et à ses codes, faisant du pays un « pays sage ». Bien entendu certains environnements résistent à ce type de pliage et restent hostiles à leur traitement esthétisant. Mais en cas de réussite, les images ont alors des effets très contraignants sur l'imaginaire.

Ce livre est une aventure. Non pas au sens où son auteur serait un aventurier, même s'il pense depuis son jardin, les mains dans la paille souillée par les poules, en bricolant (parfois des choses improbables), en glanant des matériaux dans les environs, en négociant avec les vivants qui partagent le même terrain, ou dans la montagne, en tout cas pris dans des expériences concrètes, sans doute bien davantage qu'en se reportant à des données livresques – et en soi c'est singulier. Mais ce livre est une aventure parce qu'il secoue nos représentations, entre dans notre regard, nous éclaire sur nos habitudes d'observation, sur ce qu'on voit, à partir de quels points fixes, en activant quels systèmes de croyance. Ce livre montre à quoi on rêve quand on regarde l'environnement, et ce que ces rêves impliquent, rendent saillant ou au contraire invisible. L'auteur joue avec les images du lecteur, les réveille, introduit des décalages, invente d'autres représentations. On se met à tordre nos images, on creuse là-dedans, dans les croyances, dans les facilités. Que voit-on, la nature ? On interroge les symétries (*quid* de ces résineux rangés en bataillons, prêts à être sacrifiés) ; on s'inquiète de l'ordre et des géométries, des balisages et des mots d'ordre. On les interroge d'abord à travers leurs manifestations visuelles. Peut-être est-ce l'une des phrases que j'entends le plus souvent me dire Damien, quand nos discussions prennent un tour vital, un tour philosophique, quel qu'il soit : « On n'est pas obligé de voir les choses comme ça ». Je crois qu'il ne s'agit pas de condamner platement les manières de voir qui nous constituent, d'anéantir nos habitudes visuelles, ou de moraliser à partir de là : ce livre propose surtout au lecteur l'occasion d'« ausculter ses images » (comme Nietzsche disait « ausculter ses idoles »), c'est-à-dire de « pratiquer la critique tout en finesse, de frapper les images sans les détruire, avec juste assez de force pour les faire résonner »³.

2. Roger Alain, *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1997.

3. W.J.T. Mitchell, *Que veulent les images ? Une critique de la culture visuelle*, p. 30.

LA LANDE DE STREUPAS

Lors du deuxième confinement, au plein milieu de l'automne, d'autres promenades m'ont permis de poursuivre l'enquête sur les images de la nature – et de sentir ce qui avait encore bougé. Pas loin de chez nous, sur les hauteurs d'Angleur, la zone naturelle dite de la « lande de Streupas » offre un panorama remarquable sur la vallée de la Meuse d'un côté, et sur la vallée de l'Ourthe de l'autre : la lande (un terrain pentu accueillant une formation végétale constituée notamment de bruyères) doit sa rareté à la nature du sol, qui découle de l'activité industrielle. Le terrain est cerné de bois de châtaigniers. Pour rejoindre un point de vue recommandé sur le bassin sidérurgique liégeois, on traverse une zone déboisée ponctuée de quelques pylônes très hauts, qui ressemble – dans mon imaginaire de non-skieuse au moins – à une piste de ski. De part et d'autres des pylônes, des arbres morts, manifestement étêtés pour ne pas menacer les lignes à haute tension, se dressent là, sans branches, sans feuilles. L'impression de déjà-vu n'est pas pleinement induite, puisque ce site fait lui aussi partie du projet LIFE Elia, comme nous l'apprend un panneau didactique semblable à celui qui m'avait arrêtée sur le RAVeL près d'Havelange. Le premier réflexe incline à comprendre la communication du projet comme tentative de valorisation *a posteriori* d'une opération de destruction. On travaille à se fabriquer collectivement une bonne conscience, insistant sur le fait qu'en laissant sur place les arbres morts (sacrifiés pour la « sécurité » du réseau électrique), on « crée » des hôtels à insectes monumentaux, favorisant par-là les espèces « inféodées au bois mort ». Et lorsque les arbres abattus sont couchés sur le sol (plutôt que laissés dressés sans tête et sans branches comme des potences), ils permettent à d'autres insectes et à des champignons de se développer. Rien n'est donc laissé au hasard, on voudrait croire que tout ce qui a été pris d'une main est rendu de l'autre. De la même manière qu'à Havelange, les lisières – qui doivent leur existence au morceau de forêt découpé – sont présentées comme des milieux intéressants d'un point de vue écologique, pour la biodiversité qu'elles accueillent en tant que zone de transition entre le milieu forestier et le milieu ouvert (sauf que l'ouverture a bien été imposée : plus on troue la forêt, plus elle comprend de lisières).

La transformation du regard – que ce livre et les expériences qu'il met en récit a favorisée – permet de s'approcher plus près du réel, sensiblement, et sans doute de défaire de nombreuses illusions. Mais elle a aussi des effets directement positifs, des effets qui dessinent des actions possibles. Car si on vide le concept de nature de sa réalité, et du coup de son autorité, on comprend que « dénaturer » devient un problème aux dimensions réduites, et que « préserver la nature » n'est pas le seul horizon disponible. À cet endroit s'ouvre pour la pensée écologique un terrain en friche capable d'accueillir de nouvelles constructions, une nouvelle

inventivité, une nouvelle intelligence concrète. Pas besoin de s'entortiller avec sa conscience ou de s'imposer toutes sortes de chorégraphies argumentatives pour se justifier. Ce serait probablement ça, « ensauvager les villes ». *Penser sans la nature* permet non seulement d'accepter les transformations de nos milieux, mais de les booster dans le bon sens : on peut tout-à-fait s'accommoder de « dénaturer » des environnements dans les limites de la cohérence écologique (ne pas impacter trop lourdement le vivant), ou se bricoler des manières de cohabiter joyeuses, même si tout le monde n'est pas à la place attendue, parce qu'il faut faire avec des situations nouvelles. On a bien le droit de se déranger un peu.



BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

- René Allio, *Un médecin des lumières*, Acte Sud, Paris, 1993.
- Etienne Balibar, Emmanuel Wallerstein, *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988.
- Aurélien Barrau, *Le plus grand défi de l'Humanité. Face à la catastrophe écologique et sociale*, Michel Lafon, Paris, 2020.
- Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Folio-Essais, Paris, 2013.
- *L'homme révolté*, Folio Essais, Saint Amand, 2013.
- Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone*, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, Paris, 2002.
- Patrick Chastenet, *Introduction à Jacques Ellul*, La Découverte, Paris, 2019.
- Gilles Clément, *Le Manifeste du Tiers-Paysage* en accès libre sur le site personnel de l'auteur. URL : <http://www.gillesclement.com/cat-tierspaysage-tit-le-Tiers-Paysage>.
- Laurent Courtet, Pascal Gateaud, Bernard Stephan, *La Loire en sursis. Croisade pour le dernier fleuve sauvage d'Europe*, Editions Sang de la terre, Paris, 1991.
- Gaspard D'Allens, *Main basse sur nos forêt*, Seuil + Reporterre, Paris, 2019.
- Gaspard d'Allens, Andrea Fuori, *Bure, la bataille du nucléaire*, Seuil + Reporterre, Paris, 2017.
- Alain Damasio, *La Zone du Dehors*, Folio SF, Paris, 2001.
- Damien Darcis, Yves Weinand, *Architexto 8*, Éditions Fourre-tout + CIVA, Bruxelles, 2008.
- Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, Paris, 2005.
- *La composition des mondes. Entretien avec Pierre Charbonnier*, Champs, essais, Paris, 2014.
- *Une écologie des relations*, CNRS Éditions, Paris, 2019.
- René Descartes, *Discours de la méthode*, Vrin, Paris, 1992.
- Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Acte Sud, Paris, 2019.
- Michel Foucault, *Dits et écrits. 1954-1988*, Tome III, Gallimard, Paris, 1994.
- Jean Giono, *Regain*, Le Livre de Poche, Paris, 1995.
- Philippe Graton, *Carnets de la ZAD*, Éditions Filigranes, Paris, 2019.
- David Harvey, *Paris, capitale de la modernité*, Les Prairies Ordinaires, Paris, 2012.
- Philippe Joutard, *L'Invention du Mont blanc*, Gallimard/Julliard, Paris, 1986.
- Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Gallimard, Paris, 1957.
- Ivan Illich, *Le travail fantôme*, Seuil, Paris, 1981.
- Catherine et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, La Découverte/Poche, Paris, 2018.